

Les études, moment de l'émancipation pour les LGBT +

A l'université, lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres et autres peuvent enfin vivre pleinement leur sexualité

Au campus Saint-Serge de l'université d'Angers (UA), Valentin, théoricien en histoire de 25 ans, court retrouver «*ses petites lucioles*», comme il appelle les membres du Collectif Lucioles, l'association LGBT + (lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres et autres) de la faculté. Autour de la table, Alice, Lisa, Florent, Dimitri, Hortense, Coline et Romain étudient le droit, les lettres, l'histoire, l'économie, la communication, en licence ou en master. Ils et elles ont vite adhéré au collectif que Valentin a créé au printemps 2018. «*Ça m'avait manqué, à mon entrée à la fac, un endroit visible et ouvert qui t'aide à t'accepter, à t'assumer*», explique le jeune homme dynamique.

L'association n'a pas encore fêté son premier anniversaire qu'elle est déjà très sollicitée. L'UA y a fait appel afin de proposer aux personnes transgenres (dont l'identité de genre est différente du sexe assigné à la naissance) ou intersexes (nées avec des caractéristiques sexuelles mixtes) la possibilité de changer de prénom d'usage dans les documents administratifs. Et l'Université catholique de l'Ouest voisine a invité le collectif à parler d'éducation non «*genrée*». Les «*lucioles*» veulent faire sortir leur campus du placard. Ils et elles savent combien ces années postbac seront spéciales dans leur vie «*out*».

La prise de distance avec le milieu d'origine, avec un cercle familial et affectif souvent marqué par la norme hétérosexuelle, permet aux personnes LGBT+ de «*prendre conscience*» de leur différence. Ce qui, au collège et au lycée, était une gêne trouve soudain une définition, grâce à des rencontres.

On se découvre lesbienne, bisexuel-le, gay, transgenre, non binaire (qui ne se sent ni homme ni femme)... «*Tous les parcours de vie sont différents*, rappelle Omar Didi, 23 ans, coprésident du MAG, Mouvement d'affirmation des jeunes LGBT +. *Cette période où l'on s'affirme est exacerbée pour les lesbiennes, les gays, les trans, car aux questions d'avant succèdent enfin des réponses. Et elles se trouvent en dehors du joug familial.*»

Sarah, 21 ans, étudiante en histoire de l'art à Poitiers, avait décidé de «*mettre un mou-*

choir» sur ses attirances lesbiennes au lycée. Elle s'est révélée à la fac. A 18 ans, bac et permis en poche, elle s'était inscrite à l'université, à 25 km de chez ses parents. «*Je rentrais tous les soirs à la maison, mais la fac, ce n'est pas le même carcan que le lycée. Avec la voiture, je pouvais aller voir ma copine, sortir. Je rencontrais beaucoup de gens ouverts d'esprit. J'étais maîtresse de ma vie.*»

«*Au lycée, j'avais appris à être ultrapudique. J'étais hétéro, mais par défaut, parce qu'il n'y avait rien d'autre d'envisagé*», explique Lola, réalisatrice de 30 ans. Elle se souvient encore du choc de sa première année aux Beaux-Arts de Grenoble, loin de chez ses parents et de ses copines de toujours. «*Un jour, une pote, Delphine, m'a dit qu'elle était bi. Avec ce mot, elle a percé une poche. C'était un soulagement de savoir que mes difficultés étaient simplement liées au fait de ne pas être hétéro.*»

Bisexuelle, c'est ainsi que se définit Yasmina, 26 ans, passée par la prépa. Ses questionnements sur les filles avaient, dès le secondaire, été «*tués dans l'œuf par [ses] parents*». Cette année lui «*ouvre les horizons*»: «*La prépa, c'était l'inconnu. J'étais dans un état d'esprit d'apprentissage. A 18 ans, je me pensais adulte et je m'autorisais à m'affranchir des interdictions de mes parents.*» Elle se construit une nouvelle sociabilité, avec «*des gens qu'[elle] ne connaissait pas et qui ne se connaissaient pas entre eux, qui avaient aussi été solitaires ou victimes de harcèlement*». Quand elle entend une copine évoquer sa bisexualité, c'est la révélation: «*Quoi, on peut aimer les deux?*» Yasmina ne se sent plus seule: «*On parlait le même langage.*»

« Aux questions d'avant succèdent enfin des réponses. Et elles se trouvent en dehors du joug familial »

Omar Didi
coprésident du MAG

Trouver un mot, parler le même langage,

c'est faire corps avec une réalité jusque-là cachée. Natacha Chetcuti-Osorovitz, sociologue rattachée au laboratoire des Institutions et dynamiques historiques de l'économie et de la société, à Paris-Saclay, a étudié les parcours de vie lesbiens, analysant, entre autres, le poids de la norme hétérosexuelle dans les esprits de ces jeunes. «*La position minoritaire est singulière, car elle implique une intranquillité: c'est le fait de ne pas se sentir chez soi pendant longtemps. D'un coup, ce langage commun qui est proposé dans ce contexte nouveau, c'est se sentir entier. On sort d'une intranquillité permanente pour trouver une culture partagée.*»

L'intranquillité, Gab, 23 ans, l'a bien connue. Il n'avait pas de représentation autre qu'hétérosexuelle. «*Mon père était militaire, donc on bougeait beaucoup. J'ai fait une dizaine d'établissements scolaires sans rencontrer de personnes LGBT +.*» Il passe son bac lors des débats sur le mariage pour tous. «*Je n'entendais que des choses dures, ça donnait envie de me cacher.*» La fac de sport, qu'il a choisie, est un milieu stable, c'est le sien. «*Avant, je n'avais pas besoin de créer du lien car je me disais: dans huit mois, je pars. D'un coup, je restais au même endroit, et j'ai commencé à me faire de vraies amitiés.*»

Même son de cloche pour Angélique, 24 ans, assigné femme à sa naissance et qui se définit comme homme trans. C'est en étudiant à Tours qu'il finit par «*mettre des mots [s]on malaise*», et fait son coming out transgenre. «*J'ai découvert tous ces milieux hors norme... C'était fou. Tout cela faisait écho à toutes les questions que je m'étais posées avant, en silence. Je me rendais compte que beaucoup avaient fait cet effort de déconstruction, je me suis senti moins seul.*»

Dimitri, 20 ans, homosexuel, a quitté son «*foyer étouffant*» de la Creuse pour étudier le droit à Angers. Dès qu'il a entendu parler des Lucioles, il a voulu en être: «*J'avais besoin de fréquenter des gens dans une situation similaire.*» Selon lui, l'université est une vraie «*zone de confort*». «*Ici, on rencontre des gens, on étudie. Ça ouvre l'esprit et ça permet de faire des recherches sur nous-même aussi.*» ■

ANNE-LAURE PINEAU
(ANGERS, ENVOYÉE SPÉCIALE)